

Une lecture. L'amour : comment le dire?

Eduardo Prado de OLIVEIRA

Certaines choses existent d'une si aveuglante évidence qu'il nous arrive de ne plus être en mesure de les voir. Aussi, toute occasion de revenir auprès d'elles, toute ombre dont le calme nous permet de réfléchir sur ce que nous avons perdu de vue doit être saluée. Je prends ici mon chemin à partir d'un petit livre espiègle, de la famille des lutins, qui papillonne autour de ce qui ne saura jamais se dire en tant que véritable expérience, pour saisir son aspect tapageur lorsqu'elle apparaît comme déclaration.

*La déclaration d'amour*¹ se présente donc comme une sorte d'exercice en négatif par rapport à ce sur quoi elle porte, au sens où Freud pouvait décrire la névrose comme le négatif de la perversion. C'est aussi une réflexion en négatif sur le rêve démesuré de la possibilité de l'amour et la banalité où il s'enlise dès qu'il s'affronte à la réalité quotidienne, dès que le silence se confronte aux dires, perturbé par le poids des mots.

Il n'est plus possible de s'attarder aux thèses d'Austin qui sépareit les actes de parole entre actes constatatifs et performatifs. Leur auteur les a d'ailleurs abandonnées pour élaborer d'autres classifications des actes de parole. Celles qui s'approchent de ses anciennes thèses désignent par le nom peu commode de «forces perlocutionnaires» ce qui fait qu'à l'intérieur d'un acte de parole un autre acte se produit, à travers lequel l'interlocuteur essaie d'agir sur son auditeur ou son allocuteur.

Ces nouvelles thèses sont d'autant plus acceptables par les psychanalystes qu'ils peuvent y reconnaître le travail du transfert. Quel acte de parole, en effet, ne cherche-t-il pas à agir sur autrui ? La plus banale constatation est déjà opération de transfert, travaillée par des forces perlocutionnaires. A plus forte raison une déclaration. Il est vrai que le psychanalyste est sensible à la déclaration d'amour dont toute parole est porteuse, et que, dès qu'il l'entend, sa sensibilité s'aiguise à ce qui dans la déclaration se tait.

L'ombre de l'objet :

Freud nous a appris à reconnaître les retrouvailles avec l'objet perdu dans toute nouvelle rencontre d'un objet d'amour. L'ombre de l'objet s'est jetée sur notre moi et, à la dévoiler avec l'aide d'un nouvel objet, nous ne faisons que retrouver les traces de l'ancien objet. Les mille mots des déclarations d'amour rendent assourdissant le silence des petits mots sans importance qui jaillissaient dans les moments d'intimité de ce premier amour heureux, ou assombrissent de leur vacuité les meurtrissures de tout ce qui n'a jamais pu être dit, de l'intimité qui n'a jamais pu être créée, dans les cas malheureux. Dans tous les cas, on déclare l'amour pour ne rien en dire.

Qui était celui ou celle que j'ai aimé ? Question impossible à répondre avec ce que Freud nous a laissé, tellement elle lui était paradoxale. Dans des mouvements pendulaires, les psychanalystes ont pu insister sur la prééminence de l'amour porté à la mère ou sur toute l'importance de l'amour voué au père dans la théorie freudienne pour l'élaboration psychanalytique en général, ou encore pour le développement psychique de l'être humain, ou pour les diverses positions psychiques de chacun au cours de sa vie.

Que nous reste-t-il avec Freud ? Deux déclarations dont il est difficile de concilier les orientations, à une seule exception.

De la mort de son père, Freud dit qu'il s'est agi de « l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme »², le glissement de la phrase autorisant le passage d'une considération sur son cas personnel à une constatation sur le destin des hommes. Constatation dont l'ampleur est bien connue. Elle va de *Totem et tabou* jusqu'à *Moïse et le Monothéisme*, elle a comme axe central la question du meurtre du père.

Au sujet de la mort de sa mère, Freud écrira dans deux lettres intimes à deux amis. A Jones il écrira que cette mort lui a apporté « ... une plus grande liberté personnelle du fait que j'étais toujours terrifié à la pensée qu'elle puisse apprendre ma mort ». A Ferenczi il écrira « ... je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était encore en vie, et maintenant j'ai ce droit »³.

De l'amour, Freud écrivait que, par étayage, nous aimons la femme qui nourrit et l'homme qui protège, positions discutables au moins en ceci que l'homme nourrit tout autant que la femme et la femme protège tout autant que l'homme.

Maintenant comment déclare-t-il son amour à travers des ébauches d'oraisons funèbres? La mort du père est la plus importante; et la mort de la mère implique la possibilité de soi-même mourir et de penser sa propre mort. Ces déclarations semblent paradoxales. Si nous considérons que l'amour par étayage s'appuie sur l'amour narcissique, il semblerait que Freud insiste sur l'importance du père aveuglé par l'intensité de rayonnement de la présence de la mère. Au moins deux de ses textes pourraient nous permettre de le soutenir : le rôle de la mère dans *Les deux principes du fonctionnement psychique* et les rôles de la femme dans *Le thème des trois coffrets*. Dans ce cas, la déclaration d'amour s'adresserait toujours, et inéluctablement, à la mère.

Si nous ne considérons que la logique interne des déclarations de Freud, et si nous négligeons toutes les années d'écart qui les séparent, nous saisissons la seule exception qui rend possible leur compréhension, qui enlève leur paradoxe : sa propre mort lui semblait moins importante que celle de son père, Freud aimait son père d'un amour plus intense que celui qu'il pouvait vouer à sa propre vie.

Voici les représentations de la paternité et de la masculinité, de la maternité et de la féminité, puisées dans les textes de Freud, qui troublent notre manière habituelle de les comprendre. Cette compréhension ne fait que déplacer les contradictions. En effet, comment soutenir les thèses relatives au meurtre du père alors qu'il est aimé d'un amour qui nous rend prêt à le remplacer devant la mort? Aucune déclaration d'amour ne saurait être plus belle.

Aimer, haïr :

Nous savons ce que la déclaration d'amour recouvre de déclaration de haine. La déclaration d'amour doit faire trembler de frayeur plutôt que frissonner de plaisir. Il est d'une imprudence suicidaire de se fier à la déclaration d'amour. Il est d'une naïveté meurtrière d'en faire une.

Le mot « amour » peut couvrir un champ extrêmement large, résumer beaucoup de choses⁴. Il y a une chose qui lui échappe et une seule, au point que nous pouvons nous demander si ce n'est pas pour lui échapper à ton tour qu'« amour » se lance dans sa course effrénée, course qui l'amène de ses soucis les plus usuels à ses préoccupations les plus abstraites. Cette chose : la haine.

Pour Freud, la haine et non l'amour est la relation sentimentale primaire entre les humains⁵. Le narcissisme et la haine sont à ce point liés que tout ce qui s'est dit au sujet du négatif et du positif dans le narcissisme aura été inutile. La haine est à ce point fondamentale que tout ce qui se serait écrit sur l'amour dans de nombreux séminaires psychanalytiques, sur l'amour en tant que création « ex nihilo », sur la possibilité d'entendre parler de l'amour, aura été vain.

Encore Freud : la haine en tant que relation à l'objet est plus ancienne que l'amour, elle provient du refus originaire que le moi narcissique oppose au monde extérieur⁶. La haine lie les hommes entre eux d'une liaison plus solide et farouche que jamais l'amour n'aurait pu le faire.

D'où le malaise dans la civilisation, la destruction de soi dans le narcissisme, le meurtre du père et, au delà, celui de la mère.

Notre clinique

La forclusion ou le refoulement primaire peuvent être compris comme des produits du travail de la haine. Le moi narcissique oppose au monde extérieur un refus primaire. La représentation de ce monde, lorsqu'elle s'impose au moi, est d'emblée violence. Piera Aulagnier a été sensible à *La Violence de la Représentation*. La déclaration d'amour, d'acceptation du monde par exemple comme dans le délire de «l'oui» de Molly Bloom, ne peut être reçue d'abord que comme violence et effraction, pour devenir ensuite abandon de soi à cette violence. Accepter l'imposition de la représentation du monde extérieur, c'est échapper à la folie, avatar du travail de la haine. Accepter la déclaration d'amour, c'est échapper à la folie de la «pensée célibataire», telle que G. Deleuze a pu nous la présenter.

Est-ce pour autant dire qu'une fois échappé à la «pensée célibataire» nous sommes à l'abri de la folie? Nullement. Comme si la folie habitait au cœur de la déclaration d'amour. Comme si la folie gagnait sa plus forte intensité lorsque cette déclaration est mutuelle.

Si les systémiciens ont eu raison de voir dans la famille le creuset de la folie, les psychanalystes l'ont eu également de comprendre les familles comme des formations bizarres, où chacun poursuivrait une vie «célibataire», narcissique, renfermée, en se servant de l'autre pour la maintenir.

Dans la mesure où chacun de nous a besoin d'un espace où rejouer indéfiniment la scène originaire, des couples se forment. «L'illusion amoureuse» décrite par D. Anzieu n'est pas seulement l'illusion de la reconstitution d'un rapport avec la mère rêvé comme parfait. Elle est aussi l'illusion d'un couple aimant qui aurait été à notre origine, elle est illusion narcissique de nous en tant qu'issus d'un rapport amoureux. La déclaration d'amour est un effort de reconstitution de ce couple. Dans la mesure où chacun de nous a besoin d'un espace où rejouer indéfiniment la scène œdipienne, des familles se forment. Dans la mesure où chacun de nous a besoin de rejouer indéfiniment la scène primitive, des couples se contractent.

Les familles où se déclare la folie, quelle que soit la forme qu'elle puisse prendre, sont des familles où se jouent des scènes antérieures à la scène œdipienne, et où restent en suspens la différence des générations et la différence des sexes. Les couples à l'origine de ces familles sont en-deçà de «l'illusion amoureuse». La déclaration d'amour a été immédiatement envahie par la haine. En silence, elle a été immédiatement disqualifiée, elle a été immédiatement disconfirmée. Elle n'a ainsi jamais pu donner lieu à autre chose qu'à de la «pseudo-mutualité».

Et c'est là tout l'intérêt de ce livre sur *La déclaration d'amour* pour les thérapeutes de couples ou de familles. En effet, que serait cette pratique clinique sans la possibilité de découvrir de l'amour là où règne seule

la haine ? La longue et difficile perlaboration des modes de communication pathologiques du couple ou de la famille serait réussie lorsque les mots qui un jour leur ont servi de pierre inaugurale pourraient être remémorés et récupérer le sens qu'ils avaient avant que la haine ne les ait infiltrés.

I. Grellet et C. Kruse nous aident à retrouver ces premiers mots d'amour, les émois qui les portent et dont ils sont porteurs. Avec grâce et précision leur livre nous soutient dans notre travail.

Eduardo Prado de OLIVEIRA
127, Bd. Saint-Michel
75005 Paris

Notes

1. *La déclaration d'amour* : I. Grellet - C. Kruse. Plon, Paris 1990.
2. *La mort dans la vie de Freud* : M. Schur. Gallimard, Paris 1975, pp. 140. Mais aussi : *L'interprétation des rêves* : S. Freud. PUF, Paris 1971, p. 4.
3. M. Schur, op. cit., p. 502.
4. *Essais de Psychanalyse* : S. Freud, «Psychologie des masses et analyse du moi», Payot, Paris 1981, pp. 150-152.
5. *Névrose, Psychose et Perversion* : S. Freud, «La disposition à la névrose obsessionnelle : une contribution au problème du choix de la névrose», PUF, Paris 1973, p. 197.
6. *Métapsychologie*, S. Freud, «Pulsions et destin des pulsions», Gallimard, 1971, pp. 42-43.